

Jules RENARD

# SOURIRES PINCÉS

1890



---

La Gabkalotheque

---



## CIEL DE LIT

À Rachilde.

### I

L'épouse dort, le corps alourdi par les baisers que l'époux a laissés tomber, sans compter, un peu partout, et plus spécialement aux fossettes, aux petites cavités, aux rigoles, aux endroits où la chair se creuse, des baisers tantôt écrasés comme les larges gouttes d'une averse, tantôt petits, ronds, à peine sonores, ininterrompus, envolés des lèvres comme des bulles de savon d'un fétu de paille. Mais déjà la chère femme pèse bien lourdement sur le bras du cher mari. D'abord, par petites secousses prudentes et répétées, il tente vainement de le dégager. Le bras semble collé. Il dit avec douceur :

« Aline, Aline, attends voir un peu ! »

Et, comme elle ne fait aucun mouvement, il s'enhardit, se roidit, et, d'un seul coup, arrache son bras, qui lui semble une chose cotonneuse, inerte, morte, ou plutôt disparue. Un vague ronron s'échappe des lèvres d'Aline, comme un bourdon d'une fleur qu'on a remuée, et du fond de son sommeil elle murmure :

« Oh que tu m'as fait mal, Albert ! »

— Je ne pouvais pourtant pas, dit Albert, attendre ainsi l'aurore. C'est bon pour Milon de Crotone, des situations pareilles ! »

Et il se retourne du côté du mur, car il a fait prendre à sa femme, dès le début de leur mariage, l'habitude de coucher « sur le devant ». Il prétend que de cette façon, à la naissance du premier enfant, elle n'aura pas à souffrir d'un changement de place toujours pénible...

## II

À peine Albert a-t-il retrouvé son bras que le supplice commence. Depuis quelques instants, en un point du coude, une piqûre l'agace, un chatouillement léger : c'est une aiguille, une vingtaine d'aiguilles, une pelote d'aiguilles. Réflexion faite, c'est plutôt une légion de fourmis subitement écloses. Comme une armée, elles se sont mises en mouvement, à la moindre alerte. Elles exécutent leur œuvre, forant toutes ensemble mille petits trous sous la peau. Elles courent sur les veines, tournent le coude, longent l'avant-bras, arrivent serrées au poignet, un passage difficile, et, plus à l'aise dans la paume de la main, se divisent par bandes, tant pour chaque doigt. C'est à la fois douloureux et doux. Sous l'ongle, au bout du doigt vibrant, comme au bord d'un précipice à pic, elles se retournent. Il y a là hésitation confuse, bousculade, nécessité de se reconnaître avant de remonter. Longtemps les travailleuses se croisent ainsi, vont à leurs affaires, aux provisions, descendent, grimpent, s'arrêtent à peine, repartent, suivent un réseau mince, s'accrochent à une fibre, traversent un filet de sang, se

glissent à fleur de peau, comme pour prendre l'air, et se dépêchent, hâtives, car Albert lève un doigt, puis deux, puis la main, le poignet, l'avant-bras, enfin le coude ; et, dans un pêle-mêle inattendu, les fourmis dégringolent, tourbillonnent, se perdent, sont mortes.

« Ces petites bêtes deviennent insupportables, se dit Albert. Tous les soirs c'est la même chose, par notre faute bien entendu. On reste enlacé, bouche sur bouche, on se promet noblement de se réveiller, le lendemain matin, dans la même pose. Cinq minutes se passent. On en a plein les muscles, et, soudain, voilà que les fourmis partent pour l'exercice. Elles ne m'y reprendront plus ! »

Mi-hargneux, mi-tendre, jusqu'à s'apitoyer sur le sort des cariatides, il se pelotonne contre le mur, le nez enfoui dans les fleurs du papier peint.

### III

Maintenant, c'est dans l'obscurité, entre Albert et Aline, la lutte des corps à corps. À toute rencontre involontaire sous les draps, ils éprouvent une sensation ou brûlante ou glacée, toujours désagréable. Mais les précautions deviennent inutiles. Leurs chairs sont ennemies.

Si le mollet d'Aline, alanguï, prend ses aises, s'écarte inconsidérément, se pavane, vagabond, et fait le beau hors de son gîte, Albert, adroitement, en n'ayant l'air de n'exécuter qu'un mouvement réflexe, d'un brusque coup de talon remet le mollet à sa place. Réveillée en sursaut, Aline ,

naturellement peureuse, croit à une entrée furtive d'assassins qui, au préalable, la tirent par les pieds.

Si le menton du mari creuse la nuque de la femme, d'un vigoureux coup d'épaule, donné à propos, Aline envoie rouler la tête d'Albert sur l'oreiller de l'autre bord. Il s'imagine encore au régiment. Sans doute « un de la classe » lui a fait « prendre le train ». Il va ramasser les planches de son lit éparses, et déjà se propose d'offrir demain matin au farceur un litre d'eau-de-vie pour sa peine !

Comme le combat se prolonge, bientôt Albert se sent envahi. Il n'y tient plus, et d'une voix ferme :

« Aline, dit-il, allume ! »

La chambre éclairée, le mari prie simplement la femme de jeter, mais sans bouger, un coup d'œil oblique sur leurs positions respectives. Il ajoute :

« Soulève-toi un peu. »

Tous les deux se mettent sur les genoux. Albert plante un doigt de sa main gauche sur la ligne de démarcation imprimée par le corps d'Aline, et ouvre sa main droite en compas, le pouce d'un côté, les quatre doigts de l'autre, comme font les gamins joueurs de boule, puis il mesure :

« Deux longueurs pour moi, dit-il, et quatre et demie pour toi ! Autant dire que tu prends toute la place. »

Il regarde Aline presque sévèrement, à croupetons, ses deux mains plaquées sur ses cuisses, ébouriffé, sa chemise à la russe fripée. Elle l'écoute, les yeux ternes sous les boucles de ses cheveux tombants, pareille à une sauvage innocente. Ses épaules frissonnent à l'air, comme au contact d'une gaze humide.

« Voyons, demande Albert, est-ce que j'exagère ? Remarque que je veux bien faire la part belle, très belle, à tes hanches de femme. Mais où s'arrêteront-elles ? »

Il se tient prêt à une discussion serrée, avec preuve entre les doigts, sur le point de vérifier les mesures.

#### IV

Mais elle pleure !

« Qu'est-ce que c'est, encore ? »

— Tu ne m'aimes plus.

— Bon, dit-il, ce n'est pas la question : moi, vois-tu, je suis avant tout un homme pratique. Nous pouvons vivre trente années en commun. Je dis trente pour donner un chiffre. N'est-il pas excellent de s'installer, de prendre ses précautions ? Songe que nous devons dormir côte à côte une moyenne de dix mille neuf cent cinquante nuits. Il ne faut rien accorder au hasard ni au caprice, sous peine d'enfer. C'est pour cela que je fais notre éducation. Nous avons, c'est vrai, la volonté de nous aimer par le cœur le plus longtemps

possible ; mais il est prudent d'habituer nos deux corps l'un à l'autre, de compter avec leurs répugnances, leurs nervosités, leurs états maladifs, leurs bouderies. Apprenons l'art de passer nos nuits à reculons, d'éviter les heurts. Faisons-nous de mutuels sacrifices, désireux l'un et l'autre de supprimer toute nouvelle cause de conflit. Je m'enfonce dans le mur. Suspend-toi au bord du lit. Comprends-tu ? Il s'agit de respecter nos sommeils, de ne nous accorder que des mouvements sur place, de nous interdire toute excursion imprudente au milieu, et de le laisser, ce milieu, inoccupé et neutre. Dormons longs et plats comme des lattes, si c'est possible. En un mot, et pour me résumer, évitons les fourmis et gardons les distances ; notre bonheur en dépend !

— Alors, tu n'es pas fâché ?

— Es-tu bête ! Avec vous, femmes, dès qu'on raisonne, on se fâche ; me prends-tu pour un Clinabare ?

— Un Clinabare ?

— Oui, ou un Cantabre, un barbare enfin ! »

Il avait lu, ce matin même, les premiers chapitres de *Salammbô*, et les noms sonores lui revenaient à la mémoire presque malgré lui.

« Enfin, puisque tu dis que tu m'aimes ?

— Mais oui, sois donc tranquille, et je te le prouverai en temps opportun.



— Veux-tu m’embrasser ?

— Parbleu ! mais comment donc ? cela ne se demande pas. »

Ils étaient encore à genoux et se faisaient face. Ils n’eurent qu’à se pencher. L’élasticité du sommier les déséquilibra, et ils ne purent s’embrasser qu’au petit bonheur, une boucle de cheveux, une portion de nez, tandis que les regards allaient mollement, involontairement, par l’entrebâillement des chemises, à des nudités bien connues et calmes. Le premier, Albert allongea son corps, ramena le drap sur lui, et, le front au mur, attendit le sommeil. Aline demanda :

« Je peux éteindre ?

— Parfaitement ! »

Au souffle d’abord maladroit, puis rectifié d’Aline, la flammèche de la bougie s’envola comme une petite âme dans les ténèbres. Craintivement et frileuse, Aline s’étendit tout au bord du lit, et, entre les deux époux, l’espace indifférent s’échauffa peu à peu aux effluves entrecroisés de leurs chairs, cependant que leurs deux haleines, rythmiques et fortes, chassaient régulièrement devant elles les essaims invisibles des globules d’air expiré.

## LA MÈCHE DE CHEVEUX

À Henry Gauthier-Villars (Willy).

Ma bonne amie, qui affectionne la mise en scène, m'a dit, avec un regard en dessous, rouge comme une pensionnaire sur le point de faire une farce :

« Passez-vous près d'une boîte aux lettres en vous allant ?

— Oui, chère madame.

— Voulez-vous vous charger de cette lettre ?

— Mais comment donc ! chère madame. »

La lettre que ma bonne amie m'a confiée, il est heureux que je m'en aperçoive, ne porte pas d'adresse. Elle n'est pas cachetée. J'ai la finesse de comprendre qu'il y a là un petit mystère. J'ouvre l'enveloppe, et je distingue au fond, écrasée, roulée en chenille, une mèche de cheveux, une mèche de cheveux pour moi.

Ha !

Je rentre chez moi, et, c'est drôle, je n'éprouve aucune espèce de plaisir ; vraiment, les femmes ont des manies bizarres. Qu'est-ce que je vais faire de cette mèche de cheveux ? Elle est là, devant moi. Je n'ose pas y toucher.

Enfin, je vide l'enveloppe sur la table. La mèche est fraîchement coupée, toute neuve, encore végétante, et, comme ma bonne amie n'a pas cru devoir la nouer dans une faveur, les cheveux s'éparpillent sur mon Baudelaire ouvert. Je me rappelle les livres loués aux cabinets de lecture et au-dessus desquels une centaine de lecteurs se sont gratté la tête et curé le nez. Je passe un vilain quart d'heure d'insensibilité. Il est possible que mon éducation sentimentale n'ait pas été assez soignée. Le sens de certains raffinements m'échappe. Je volerais la bourse d'une femme, plutôt qu'un de ses vieux gants ou son mouchoir sale, et, si je me jetais à ses pieds pour les lui baiser, j'embrasserais, en cachette, mon poing.

Cependant je n'oublie pas de me dire que ma bonne amie est gentille, adorée. Elle s'est coupé cette mèche dans une excellente attention. C'est presque un sacrifice de sa part, et, si j'y prenais goût, si j'en redemandais, elle en ferait vite une calvitie. Soit encore ! mais il me faut noter simplement mon impression dans toute sa grossièreté : ces cheveux-là me dégoûtent ! Tout à l'heure, je les portais, en les tenant à distance, comme une ordure dans du papier. Les voilà qui gisent au creux des *Fleurs du mal* ! Je ne les ra-mas-serai pas !

Au lieu de m'imaginer le mouvement gracieux de ma bonne amie qui les coupe, le bon sourire de ses lèvres, le brillant de ses yeux, et le tendre baiser qu'elle ajoute à cet amical souvenir pour lui porter bonheur, je ne vois qu'un peignoir de coiffeur malpropre, où des cheveux dégringolent en légères avalanches, à chaque cricri du ciseau ; des cheveux qui se recroquevillent, agonisants, qui sont morts, qui piquent le cou et font des hachures dans les oreilles.

Oh ! je n'en fais pas facilement accroire à mon cœur, moi ! Des scrupules montrent le bout du nez, comme des souris peureuses. Ma chatte-mite répugnance les fait sauver.

Espère-t-elle, ma bonne amie, que je vais enfermer sa mèche dans un médaillon, et la porter sur ma poitrine, comme un élève des jésuites son scapulaire ?

Je regrette de ne l'avoir pas jetée négligemment dans la boîte aux lettres : un employé des postes s'en serait glorifié. Il doit exister quelque part des assembleurs de collections pileuses. Tous les goûts, etc. Quand j'étais au collège, j'adressais dans des cornets mes rognures d'ongles à un camarade qui avait l'habitude de se ronger les siens.

Je pourrais en faire aussi un petit pinceau de pot à colle.

Soudain, précipitamment, pour en finir, j'ouvre ma fenêtre ; et, élevant à hauteur du menton l'exemplaire des *Fleurs du mal*, je souffle, d'un seul souffle, sur les cheveux de ma bonne amie.

Ils sont partis, s'accrochant les uns aux autres, formant touffe, ailés, presque repris de vie, insectes, moins le bourdonnement sonore. Ils se sont envolés dans les intempéries ! Eux disparus, j'ai eu tout de suite la conscience nette que je venais de commettre une petite infamie, et j'ai baisé leur place, oui, la place des cheveux, bien vite, à la dérobée, à l'insu de moi-même, sur la page où, par coïncidence, le poète infernal s'exclame en des vers qui m'ont cinglé comme des baguettes :

*Extase ! pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !*

Mais je suis bien bon d'avoir du chagrin : une chevelure  
n'est pas une mèche de cheveux !

# SOURIRES PINCÉS

À l'ami Buchotte.

## I

### LE BÊCHEUR

Il bêche tout le jour, presque indifférent à la chaleur. De temps en temps, il passe sa manche de chemise sur son front et écrase, en riche qui s'ignore, des perles de sueur. A-t-il soif ? Il boit à même la cruche d'eau au ventre de terre brune. Il bêche, afin que plus tard les choux s'ouvrent comme de grosses roses, et que, dans quinze jours, trois semaines au plus, les petits pois s'annoncent bien. Voilà que commence à l'horizon la chute oblique du soleil. Il bêche encore, sans se douter que, s'il ôtait sa chemise et sa culotte, il serait tout pareil au petit homme nu qu'on voit bêcher sur la couverture des livres édités par Alphonse Lemerre.

## II

### LES VERS LUISANTS

Le soir tombe sur le bois fatigué. Les oiseaux rentrent et se cherchent dans les feuilles, qui ne font pas plus de bruit que leurs ailes. Ils voudraient y voir un peu. Mais les étoiles sont trop loin et la lune ne descend pas assez près. En outre, le rouge des cenelles et des gratte-culs est insuffisant.

Soudain, pour éclairer leurs amours, savante à composer la gamme des lueurs, la mousse entremetteuse allume tous ses vers.

### III

#### L'HERBE

Toute pleine de rosée, l'herbe reluit, tendre, verte, presque transparente. Un petit ruisseau coule dans ses brins. L'homme grave qui se promène a soif. Déjà, il arrondit ses deux mains. Mais il craint de s'abaisser, en se baissant pour boire.

Ensuite l'homme grave a faim. Mais sa pudeur l'empêche, la fausse, la sotté, de s'offrir à genoux un dîner d'herbe fraîche !

### IV

#### LES BŒUFS

Lents et tranquilles, les grands bœufs viennent boire. Le dos en ligne, ils boivent. C'est à peine si l'eau tremble. Enfin, rafraîchis, non grisés, ils relèvent la tête en même temps et s'en vont, comme ils étaient venus, sagement.

Mais l'un d'eux s'attarde.

Le bouvier très doux a beau lui piquer, sans malice, les écailles de crotte qui pendent à ses fesses : l'un d'eux s'attarde, et, les sabots plantés en terre, s'oublie à contempler l'image de ses cornes.

## V

### L'AFFÛT

Le chasseur est assis près d'un tronc, le canon de son fusil appuyé sur une branche. Il écoute le bois s'endormir. Les arbres prennent des apparences humaines. Toute la paix du soir entre dans son cœur. La lune et lui se sourient. Bientôt, il pose son fusil près de lui, et, faisant, avec ses doigts, des gestes d'imitation, remuant faiblement la tête pour marquer la mesure, le bon chasseur, sans rancune, regarde les lapins danser leur menuet.

## VI

### LA VENDANGE

Tout le jour, semblables à des épouvantails en vie, des êtres effrayants ont coupé le raisin. Au pied des ceps, des feuilles rouillées s'efforcent en voletant, de raccrocher leur queue à quelque chose. De retour les oiseaux modulent leur surprise.

« Qui donc, sans eux, a vendangé leur vigne ? »



Et les merles soupçonneux observent de travers l'attitude des grives.

## VII

### LE PÊCHEUR À LA LIGNE

Les ruisseaux accourent au bassin où se repose la rivière. L'un apporte le murmure câlin de ses joncs ; l'autre, sur un mince filet clair, pur de toute boue, écrémé sous les dents de la roue du moulin, tout essoufflé et comme toussotant, pour avoir tant sauté de cailloux, apporte le plain-chant des canards du village, tandis qu'au milieu du bassin, où s'égrène un vol de mouches, les poissons font des ronds à fleur d'eau, paillètent, et, repus, loin des bords, se demandent entre eux à quoi s'occupe ainsi le pêcheur à la ligne.

## VIII

### LES MOINEAUX

Vient décembre.

Les arbres, tout à coup blancs, semblent avoir été enlevés avec la main. Les moineaux chantent leur faim sur tous les tons. Mais la neige les attrape sans pitié, ironique, et leur dit :

« Moineaux, je mets la nappe ! »

Vient avril.

Sur les arbres, aujourd'hui comme hier, le blanc tombe avec profusion. Mais les moineaux malins, quoique moineaux, devinent un nouveau piège, et se tiennent sur leur garde. On ne la leur fait pas deux fois :

« Tout est blanc, c'est bien sûr encore de la neige ! »

# LA DEMANDE

À Louis Béroud.

## I

Dans la grande cour de la Gouille, Mme Repin lançait à sa volaille des poignées de grains. Ils s'envolaient régulièrement de la corbeille, suivant le rythme du geste, et s'éparpillaient en grésillant, sur le sol dur. La fine musique d'un trousseau de clefs entrechoquées montait de l'une des poches du tablier. En faisant des lèvres :

« Cht ! cht ! »

et même à grands coups de pied, Mme Repin écartait les dindes voraces. Leurs crêtes bleuissaient de colère, et leurs demi-roues rayonnaient aussitôt avec une sorte de détonation et le brusque développement d'un éventail qui s'ouvre entre les doigts d'une dame nerveuse.

M. Repin apparut sur la route, le pas accéléré. Le jet de grains fut comme coupé, les clefs se turent, et les poules inquiètes se bousculèrent un instant, à cause de l'allure inaccoutumée de M. Repin.

« Quoi donc ? » demanda la fermière.

M. Repin répondit :

« Gaillardon en prend une !

— Une poule ?

— Fais donc la niaise : une de nos filles. Il vient déjeuner dimanche. »

Dès que ces demoiselles apprirent la nouvelle, Marie, la plus jeune, embrassa d'une façon turbulente sa grande sœur :

« Tant mieux, mon Henriette, tant mieux ! »

Elle était heureuse du bonheur de son aînée d'abord, et un peu pour elle, car M. Repin avait toujours dit, presque en chantonnant :

« Quand deux filles sont à marier, c'est l'aînée qui va devant, la cadette suit derrière ! »

Or, Henriette n'avancait pas vite, et Marie songeait que si elle ne se mettait pas en tête, on n'arriverait jamais, peut-être. On disait d'Henriette, au premier coup d'œil :

« C'est une oie !

— Oui, mais elle n'est pas méchante.

— Il ne manquerait plus que cela ! »

En outre, elle était trop grande. Sa taille effrayante intimidait les hommes. Elle était aussi trop rouge, et la figure

couverte de taches ardentes, elle faisait à toute heure l'effet de s'être barbouillée en gavant, avec du son délayé, des volailles de concours. Elle avait vingt-cinq ans. M. Gaillardon était un fermier des environs, très à l'aise et déjà en pleine maturité. Henriette n'avait pas à faire d'objection. Du reste, elle n'en cherchait point ; mais, effarouchée et gauche, elle n'osait accepter avec une joie bruyante un bonheur qui pouvait encore lui échapper et qu'elle n'attendait plus. Marie, la jolie brune au teint blanc, avait beau lui dire :

« Quelle veine ! mais ris donc, veux-tu bien rire ! »

Elle ne riait pas, tout près de trouver sa cadette insupportable ; elle aurait voulu être un peu seule, avec les quelques idées très rares et nouvelles qui mettaient tant de désordre dans sa tête, et, comme elle connaissait bien l'opinion du monde, elle ne voulait pas croire à tant de chance, et elle s'avouait intérieurement :

« Non, ce n'est pas possible, je suis trop bête, trop oie !

— Allons, bon, voilà que tu pleures, maintenant !

— C'est rien, c'est les nerfs. »

## II

Au déjeuner du dimanche, quand on passa à table, Mme Repin dit :

« Où donc que vous allez vous mettre, monsieur Gaillardon ?

— Moi, oh ! ça m'est égal, où vous voudrez.

— Il serait peut-être mieux de vous mettre à côté de mes filles, mais en faisant le service, elles vous dérangeraient.

— Oh ! non, elles ne me dérangeraient pas.

— Et si des fois, en apportant les plats, elles renversaient de la sauce sur votre veste ? »

Il se mit à rire :

« Ah ! par exemple, ceci ne serait point à faire.

— Dame, mettez-vous où vous voudrez !

— Non, non, où vous voudrez, vous. Moi, je vous dis, ça m'est égal. »

Mme Repin, perplexe, et la peau du front contractée, recomptait les couverts, haussait les épaules, et s'égarait dans ses calculs.

En attendant sa décision, tous, debout, l'estomac vide, tambourinaient des doigts sur le dossier de leur chaise, prêts à s'élancer, au moindre commandement, pour s'asseoir.

Enfin elle reprit :

« Voyez-vous, j'ai peur à cause de la sauce ; un malheur peut arriver. Comment faire ? »

Irrésolue et prise au dépourvu, elle consulta ces demoiselles, qui répondirent, l'une :

« Oh ! ça m'est égal. »

Et l'autre :

« Oh ! ça m'est égal. »

Non qu'elles fussent indifférentes, mais elles ignoraient les propos du grand monde.

Heureusement M. Repin prit la parole.

« Tiens, femme, tu nous ennues. En voilà, des manières. Asseyez-vous là, monsieur Gaillardon, à côté de moi ; et les autres, arrangez-vous. Après tout, vous êtes de la famille, et si vous n'en êtes pas, vous en serez. »

Quel homme rond que M. Repin, rond comme la terre !

« À la bonne heure ! au moins, vous comprenez les affaires », dit M. Gaillardon.

Il allait s'asseoir, mais il n'avait pas encore eu l'occasion de poser son chapeau quelque part. Il chercha des yeux un clou pour le pendre. N'en découvrant pas, comme aucune de ces dames ne s'offrait pour le débarrasser en disant :

« Donnez donc, donnez donc, » il dut le poser sur une chaise.

Il aimait les plats cuits à point, et plut tout de suite à M. Repin. Tous les deux étaient à peu près également chauves, mais, grâce à sa barbe blanche et longue, M. Repin l'emportait en autorité sur son futur gendre. D'ailleurs, il parlait haut, un peu fier d'avoir un domicile. Ils causèrent bœufs longuement, et tombèrent d'accord, au bout de mutuelles concessions, qu'il faut qu'un bœuf vendu paie son engrais à raison de son franc par jour ; et encore, ce n'est pas beau ! On fait ses frais, voilà tout.

Au dessert, quand il trouva un moment pour faire tourner ses pouces sur son ventre, M. Gaillardon se hasarda à regarder Mlle Marie. Sans doute, il n'osait pas regarder tout d'abord et franchement, comme un effronté, Mlle Henriette.

Il s'essayait et prenait du courage avec la jeune sœur.

Du moins, cela parut évident à tous.

Henriette le comprit si nettement qu'elle baissa les yeux de confiance. Le regard n'allait pas à elle, mais il était pour elle. Au contraire, Marie, n'étant point en cause, ne jugeait pas convenable de s'intimider, et la tête haute, œil pour œil, elle dévisageait M. Gaillardon, ce qui achevait de le troubler.

Bien entendu, et conformément aux habitudes prudentes de gens qui n'abordent que le plus tard possible les sujets graves, il ne fut pas question de mariage ce jour-là.



Un autre dimanche passa, et rien ne se conclut. Mme Repin s'impatientait. Il est bon de prendre des précautions, jusqu'à un certain point, toutefois. Outre qu'on ne déjeune pas pour rien à la campagne, comme à Paris, où chacun sait que certains restaurants donnent à manger à des prix si réduits ! Peut-être M. Gaillardon espérait-il causer auparavant avec la jeune fille.

Aussi, le dimanche suivant, quand M. Repin dut quitter la table, au dessert, pour aller voir une bête à cornes qui s'était cassé la jambe, Mme Repin, habile et audacieuse, sortit, passa dans la cuisine, appela Marie et laissa son Henriette en tête-à-tête avec M. Gaillardon. Celui-ci, tout d'abord, attendit leur retour. Comme elles tardaient, il chercha à s'occuper et débourra soigneusement sa pipe, en lui enfonçant dans le tuyau, jusqu'à la gorge, une aiguille à tricoter.

Henriette, ses fortes mains étalées sur ses genoux, gardait son immobilité, dans un coin, la tête penchée, le souffle doux, rouge autant que l'occasion l'exigeait. M. Gaillardon se leva et se promena d'une fenêtre à l'autre. Il s'aperçut que le temps allait se gâter sûtement, et, comme il voulait être de retour chez lui avant l'orage, il appela ces dames pour leur dire au revoir.

Dès qu'il fut parti, Mme Repin demanda :

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ? »

— Il m'a rien dit. »

C'était trop fort. Une semblable indifférence stupéfia M. Repin même. Il fut d'avis qu'il fallait renouveler l'essai.

Donc, au premier déjeuner, le café pris d'une manière hâtive, M. Repin, sous le prétexte d'une course pressée, se leva de table. Mme Repin et Mlle Marie disparurent vite dans la cuisine. Mais cinq minutes après M. Gaillardon les rejoignait.

« Est-ce que je vous fais peur ? » dit-il à Mlle Marie.

Elle était à ce point interdite qu'elle ne trouva rien à répondre.

« Faudrait pourtant vous habituer à moi », ajouta M. Gaillardon.

Mme Repin intervint.

« C'est comme ça que vous laissez mon Henriette ? »

— Oh ! j'ai bien le temps de la voir, elle ! »

Mme Repin dit finement :

« Ça, c'est vrai. »

Mais, réflexion faite, elle trouva que de la part d'un prétendu ce n'étaient point des choses à avouer. Toujours hardie, elle le prit par le bras, le ramena de force à la salle à manger et dit :

« Laissez-nous donc voir un peu tranquilles. Nous avons à travailler. Henriette n'a rien à faire ; bavardez avec elle, à votre aise. »

Et elle referma la porte sur lui, bruyamment.

Dès son départ, qui d'ailleurs ne se fit pas longtemps attendre, Mme Repin et Mlle Marie, anxieuses, interrogèrent encore Henriette.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Henriette ?

— Il m'a rien dit. »

Mme Repin et sa fille cadette se regardèrent :

« Eh bien, tu crois ! eh bien, tu crois ! »

Décidément, cet homme têtu leur ferait passer de mauvaises nuits. M. Repin dut s'en mêler directement. Il entra en scène, avec énergie, c'était le plus sûr moyen, en offrant à M. Gaillardon un verre de vieille fine, c'était le meilleur moment.

« Voyons, dit-il, nous fixons le jour ?

— Enfin, dit M. Gaillardon, vous y voilà. Je n'osais pas vous le dire, mais, sans reproche, je commençais à trouver le temps long. Toutefois, on est bien éduqué, ou on ne l'est pas.

— Très bien, dit M. Repin ; alors, prenons le vingt-sept octobre, ça vous va-t-il ?

— Si ça me va ! »

Et le beau-père et le gendre approchèrent leurs verres de fine, en ayant soin de ne pas les entrechoquer, de peur d'en renverser des gouttes. M. Repin se tourna vers sa femme, et, le torse droit, la main gauche en grappin sur sa cuisse :

« Bourgeoise, qu'est-ce que tu avais donc l'air de dire ? Voilà comme on arrange les choses : les simagrées ne servent à rien. »

M. Gaillardon réclama l'honneur et le plaisir d'embrasser ces dames. Elles s'essuyèrent les lèvres, se levèrent avec minauderie et se placèrent sur un rang. M. Gaillardon commença la tournée. Il termina par Mlle Marie. Elle fut obligée de le repousser, car il doublait sa part. Sa joue était d'un rouge écarlate tout neuf, à l'endroit où son beau-frère venait de l'embrasser.

« Ne vous gênez pas, qu'est-ce que va dire ma sœur ? »

Ému, comme au jour de sa première communion, le fiancé chercha des mots d'excuse, puis, saisissant la main de M. Repin, il dit :

« Mon cher papa, merci. »

Leurs têtes chauves se trouvaient à niveau. Qui était le « cher papa » ? Il eût fallu regarder de bien près. On s'y trompait. L'émotion gagna toute la société. M. Repin, désignant sa femme en larmes, disait :

« Regardez-la donc, est-elle bête, est-elle bête. »

Comme il avait peur d'être bête à son tour, il brusqua les choses :

« Il se fait tard. Allez-vous-en, à dimanche. Venez de bonne heure, nous jouerons à la 'gadine'. »

Dans la cour, un cabriolet attendait. Le domestique, la blouse gonflée, avait peine à contenir, à coups de guides, la lourde jument aux jambes poilues. M. Gaillardon mettait un pied sur le marchepied, frappant de l'autre talon de violents coups sur le sol pour se hisser jusqu'au siège. Mais la jument remuante lui donnait bien du mal. Il sautillait, tournant encore la tête du côté de sa nouvelle famille.

« Au revoir, bien le bonsoir ! »

Henriette était en arrière avec sa mère. M. Repin se trouvait tout près, donnant le bras à Marie, et disait :

« Ah ! Marie, à ton tour maintenant. Voilà Henriette bien lotie, il faudra qu'on pense à toi.

— Comment ça ? dit M. Gaillardon, qui dansait encore sur un pied.

— Dame, vous vous en moquez, maintenant que vous avez ce qu'il vous faut.

— Mais pardon, mais pardon, dit M. Gaillardon, faites excuse, je ne comprends pas.

— Mais montez donc ; ce n'est pas votre affaire. Vous allez pourtant finir par vous faire écraser », dit M. Repin.

Et, donnant un bon coup d'épaule à l'arrière-train de son gendre, il le poussa de force dans le cabriolet. La jument sentit que le poids était au complet, et partit au grand trot, cinglée par le domestique à la blouse ballonnante. Longtemps les Repin virent M. Gaillardon agiter les bras de leur côté, comme lorsqu'on veut marquer une grande surprise. Ils se demandaient :

« Mais qu'est-ce qu'il a donc, mais qu'est-ce qu'il a donc ? »

Puis, tout à la joie, on ne se demanda plus rien.

### III

Mais quand, une nouvelle fois, M. Gaillardon se laissa tomber du cabriolet, il leur revint qu'il les avait quittés drôlement, et M. Repin prit encore sur lui d'arranger les choses, au dessert, s'entend.

« Qu'est-ce que vous aviez donc, l'autre jour, sur l'adieu ? »

— J'avais, dit M. Gaillardon, ce que j'ai encore. »

À ces mots, les cuillers, qui mélangeaient dans les assiettes à fleurs le fromage blanc, l'échalote et la crème, s'immobilisèrent soudain.

« Ah ! ah !

— Voyons, du calme, dit M. Repin, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a, dit M. Gaillardon, qu'il y a maldonne. Voilà ce qu'il y a.

— Maldonne !

— Parfaitement. »

M. Repin regarda sa femme et ses deux filles, qui, le buste écarté de la table, le regardaient. Il dit :

« Comprends pas, et vous ? »

Celles-ci firent signe de la tête :

« Ni nous !

— C'est pourtant bien simple. Il y a que je vous ai demandé une de vos filles, et que vous m'avez donné l'autre. Vous me direz ce que vous voudrez, mais il me semble que ce n'est pas d'un franc jeu. »

M. Repin leva les bras, les abaissa, siffla du bout des lèvres.

« Pu tu tu u u. »

Il atteignait l'extrême de l'étonnement. Ces dames ne firent pas un geste, atterrées. Selon la méthode ancienne, le silence, le grave et majestueux silence, prince des situations fausses, régna. Enfin M. Repin parvint à parler :

« Il fallait le dire, il fallait le dire ! »

Mme Repin, un moment déconcertée, renonça à se contenir davantage.

« Comment, ce n'est pas notre Henriette que vous avez demandée ?

— Pas du tout, c'est mademoiselle Marie ! »

M. Gaillardon, ayant chiffonné sa serviette entre ses doigts, l'écrasa sur la table, se leva et marcha d'une fenêtre à l'autre et inversement, d'un pas inégal, avec une grande agitation. Ses bretelles étaient un peu anciennes et mollissaient. Son pantalon tenait mal. Il le relevait d'un mouvement brusque, puis se croisait les mains derrière le dos. Ces demoiselles, bouche bée, attendaient la suite.

« Femmes, du calme, dit M. Repin, de la dignité. Ne nous emportons pas comme des libertins. »



Sa recommandation était superflue. Personne ne songeait à s'emporter. Seulement, on se trouvait aux prises avec une difficulté inattendue. Il s'agissait de la tourner avec tranquillité et prudence, comme un arbre qui, déraciné par le vent, barre la route. M. Repin se leva également et commença une promenade à l'exemple de M. Gaillardon, mais en sens opposé. Au troisième croisement :

« Monsieur, dit-il, je ne vous dirai pas que je suis surpris, je suis étonné, profondément étonné, mais, après tout, rien n'est fait, et du moment que vous reprenez votre parole, nous vous la rendons. »

Il était presque distingué, ayant parlé un jour, en personne, au préfet, et la gravité du cas lui faisait trouver des phrases correctes.

« Oh, je ne réclame rien, dit M. Gaillardon, en frappant l'air de son bras comme d'un fouet. C'est fait, c'est fait, tant pis pour moi ! »

Tout à coup, on entendit des sanglots, et Henriette en larmes, les mains sur les yeux pour cacher son visage, dit, convulsée :

« Mais, je ne tiens pas tant que ça à me marier, moi ; s'il aime mieux ma sœur, qu'il prenne ma sœur.

— Ça, jamais, déclara M. Repin ; j'ai toujours dit que tu te marierais la première, la première tu te marieras. »

Mme Repin semblait aussi opiniâtre, mais Henriette vint embrasser son père et lui dit :

« Je t'assure, mon papa, que j'ai bien le temps de me marier.

— Bien le temps, mais tu ne sais donc pas que tu as vingt-cinq ans, presque vingt-six.

— Si, si, mais, vois-tu, j'aime mieux attendre encore un petit peu. »

Elle le suppliait, pleurante, avec des hoquets, le dominant de tout son buste de géante, et sa voix pauvre et honteuse de se faire entendre semblait une voix amincie entre ses dents comme par un laminoir.

« C'est honnêtement parlé », dit M. Gaillardon.

Il lui prit les deux mains et les serra avec vigueur. Elle se laissa faire, apparemment sans rancune, tant elle trouvait simple que la chance, un moment égarée de son côté, reprît le bon chemin pour aller ailleurs, vers les autres. Mme Repin céda la première.

« Si elle n'y tient pas, faut pourtant pas la forcer !

— Possible, elle est libre. Mais on ne peut toujours pas donner sa sœur à ce monsieur dont tu ne veux point, dis-voilà, Marie ?

— Oh ! moi, répondit Marie, ça m'est égal. Faites comme vous voudrez, comme ça vous fera plaisir à tous.

— Sûrement, dit Mme Repin, si ce monsieur s'en retourne chez lui les mains vides, on va causer. »

M. Gaillardon approuva.

« Voyons, mon cher papa !

— Connu, dit M. Repin, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, mais je ne veux pas encore donner dans le panneau ; et, pour commencer, faites-moi le plaisir de ne point m'appeler : « cher papa », du moins avant d'avoir tout réglé convenablement et solidement, cette fois. Voyons, parlons franc et le cœur sur la main. (Il levait et étendait sa main à hauteur de menton, les doigts joints, la paume en creux, comme si son cœur allait sauter dedans.) C'est bien ma fille cadette, Marie, la brune, âgée de vingt-deux ans, que vous me demandez en mariage ?

— Tout juste.

— Je vous la donne, mais vous allez me signer un papier comme quoi, si vous changez encore une fois d'idée, vous me donnerez une paire de bœufs, des bœufs fameux, oui-da, des bœufs de mille.

— Soit, c'est dit.

— Alors donc, adjudée la cadette. »

De nouveau, leurs têtes chauves se rapprochèrent, leurs mains s'étreignirent et leurs visages se rassérénèrent comme des ciels.

Puis Marie embrassa sa grande sœur Henriette, et à son tour pleura.

« Ma pauvre sœur, quand j'y pense ! Écoute, va, tu peux être sûre que je n'y pensais pas. Qu'est-ce que vous voulez, on pourra dire que si je me suis mariée avant toi, je ne l'ai pas fait exprès.

— C'est bon, c'est bon, dit M. Repin, pas tant de giries. Henriette n'attendra pas longtemps, marche, je vais lui en trouver un en ne tardant guère, et un crâne encore ! »

Il frappait amicalement de petits coups sur l'épaule, puis sur la joue de son Henriette. Celle-ci, les yeux rouges encore et les cils humides, toutes les taches de sa peau de rousse en feu, s'efforçait de sourire en disant : « Mais oui, mais oui, va, papa », de retenir ses larmes et de garder pour elle, en dedans, la grosse peine qui gonflait, gonflait sa poitrine énorme jusqu'à menacer de l'étouffer :

« Ah ! pour ça, dit M. Gaillardon, mon cher papa, je suis votre homme. J'ai justement un ami qui en cherche une ; elle va joliment bien faire son affaire ! »

# LES PETITES BRUYÈRES

À Jean Lorrain.

## I

### GENS DES DEUX SEXES

#### 1

Écrire des maximes, c'est relever chaque jour, comme un épicier d'ordre, les petites recettes de son esprit.

#### 2

Faire un volume entier, ou seulement tenir toute une conversation sans parler de ces dames, voilà une originalité à prendre, un tour de force à exécuter. Sinon, parlons-en tout de suite et que ça finisse.

#### 3

Et d'abord, nous pensons leur être agréable, et même leur faire un brin de cour (étrange métaphore ! pourquoi pas une botte ?), en numérotant ces quelques notes au moyen de chiffres ordinaires, pour ne pas dire arabes, car il a été fréquemment constaté que les chiffres romains les déroutent, et qu'au-delà du nombre XXX elles ne savent plus trop où elles sont.

Quand une femme vous dit :

« Oh monsieur ! moi je comprends tout ! »

Traduisez poliment : « Je suis une vieille folle, et, pour offrir des pantoufles à mon amant, j'économise sur les polichinelles de mes enfants et le tabac de mon mari. »

Il est convenu que les poètes, les romanciers, tous les hommes d'art ne travaillent que pour la femme. Ils ont grandement raison et se trouvent vite récompensés par la façon décisive et délicate à la fois et savante dont elles jugent l'œuvre écrite ou peinte.

Elles disent:

« Il y a des choses drôles. »

Ou bien :

« C'est joliment troussé. »

Ou bien encore :

« Est-ce assez chic ! »

Les plus sincères, les enthousiastes, celles dont l'admiration va sans détour à nos cœurs naïfs et vains, se tapent sur le genou avec force et disent :

« C'est épatant ! »

6

Je sais un jeune homme d'une grande prudence et d'une sévère méthode. À chaque fin d'amour, il prie sa dernière maîtresse de lui signer ce petit billet :

« Je reconnais que notre rupture s'est faite d'un consentement réciproque, conformément aux règles les plus droites de la galanterie, et avec une entière bonne foi de part et d'autre. »

C'est daté, et ensuite fermé avec cinq cachets de cire. Il se croit ainsi garanti contre le vitriol, et peut-être qu'au jour de son mariage il mettra tous les petits billets dans la corbeille.

7

On voit par les rues des choses orgueilleusement peintes. Elles se font en outre remarquer par une allure interjectionnelle, selon le mot d'Edgar Poe, c'est-à-dire, sans doute, qu'elles sautillent sur le trottoir comme des points d'interjection dans un vers de théâtre. Quand elles baissent la tête, ce qui ne leur arrive jamais, on s'aperçoit que ces choses sont des femmes. Elles ont sous le nez un trait éclatant et dur : c'est leur bouche. Mais il semble plutôt que ce soit une

fente de tirelire. Il suffit d'y jeter un louis qui tombe sur leur cœur, sensible comme un pèse-lettres, pour avoir aussitôt un petit flacon d'amour bien imité et ressemblant à s'y méprendre à de l'amour de femme honnête, et, par là, elles méritent de manger leur pain quotidien et le nôtre.

8

Vous vous dites : « Enfin, voilà donc une femme sérieuse, nouvelle pour moi et que j'aimerais, réfléchie et même grave, une femme qui ne rit pas à propos de tous les riens ! »

Mais non : elle a des dents d'un bleu de Prusse très foncé, et la préoccupation de ne pas les faire voir.

9

« J'adore le beau ! » dites-vous, madame. Quel beau ? le beau quoi ? le beau Léandre ! car enfin, vous n'en doutez pas, pour la femme, l'art c'est l'artiste ; d'où il résulte que :

10

à l'Étranger, en province et même à Paris, il y a, dans tout ménage bourgeois, un artiste qui le rongé au cœur.

11

Si la femme aimée, ne lisant le journal qu'en « patrons découpés », est ignorante au point de ne connaître, en histoire, par exemple, que la mélancolique aventure du beau



vase brisé à Soissons, c'est pour nous une grande, une ineffable joie. Mais cela devient une jouissance spasmodique quand elle le confond avec celui de Sully-Prudhomme.

12

Ma bonne amie ne savait rien. Elle disait : *un* atmosphère, *une* éclair. C'était une fleur sauvage. Elle a voulu apprendre. Elle appelle une lettre *une missive*, le facteur *notre courrier*, une soupe *un potage*, les hommes *des mortels*, et la lune *l'astre nocturne*. Elle s'est cultivée : c'est un légume sec.

13

Entre les lèvres d'une bouche, dont, par bonheur, la description n'est plus à faire, pour avoir été faite quelquefois çà et là, entre des dents blanches, non truffées, serrées étroitement et que n'écartent point ces trous d'ombre qui rappellent vaguement des ouvertures de tunnel, la langue d'une jolie femme apparaît lumineuse, humide, toute semblable à une tranche d'orange et sans doute légèrement acidulée. On en goûterait, car on ne voit d'abord en elle qu'un instrument de précision propre aux opérations mystérieuses et compliquées de l'amour. Soudain, effarement, recul de buste ! Voilà que d'une manière inopportune, bruyamment, interminablement, ça se met à retentir !

Heureux celui dont la bonne amie possède une belle voix ! Il peut la faire chanter, et, avec d'adroits compliments, l'encourager, l'épuiser, et peu à peu lui fatiguer sa langue jusqu'à la mettre hors de service. C'est autant de gagné contre son bavardage.

« Ô poétesse !

— Mais je ne fais pas de vers !

— En êtes-vous sûre ?

— Non, là, bien sincèrement, je vous affirme que je n'en fais que de tous petits, sans prétention, pour les amis et quand je suis triste. C'est bien comme sentiment, voilà tout. Mais j'aime follement tous les vers, et quand j'en entends dire, je pousse, en signe d'émotion, un petit sifflement prolongé, comme un serpent à sonnettes auquel on donnerait des coups de cravache ; et je sens alors, oh ! je sens très bien que si j'avais travaillé, j'aurais pu faire une bonne actrice, une grande actrice pour la tragédie sérieuse, avec des strophes dedans. »

Aujourd'hui si démodées, les banales plaisanteries contre la femme de lettres furent toujours d'imprudentes

fautes de tactique. Bien au contraire, croissez et multipliez, chères sœurs : vous m'enlevez, à moi qui suis homme, la possibilité d'être le dernier en talent.

17

On appelle femme supérieure une femme qui est toute surprise, quand elle se regarde dans une glace, de ne pas se voir au front une étoile en papier doré.

18

« Moi, donc, monsieur, je suis la femme de votre rêve, car je n'ai pas d'esprit, et je nourris mon enfant toute seule. »

Oui, sans doute, mais encore faut-il reconnaître, qu'au point de vue humain, vous êtes vous-même au-dessous de mainte femelle : car, si l'on a vu des chèvres allaiter maternellement des bébés, on n'a jamais vu une femme donner le sein à un petit bouc.

II

## GENS DU MÉTIER

1

Quand un confrère veut « se mettre en quatre » pour un confrère, il est à craindre qu'il ne le mette en pièces.

2

Un homme de lettres est capable d'avouer ses ridicules pour donner sur sa propre joue un soufflet aux autres.

3

Un ami sincère est un confrère qui croque vivement et nous répète « sous le sceau du secret » tous les petits propos doux, mais aigres, qu'on tient sur notre compte.

4

Un homme de lettres méprise tellement le public qu'il écrit pour le public des choses qu'il méprise lui-même.

5

Afin de juger sainement d'un livre, essayez de vous faire les ongles en le lisant. Si vous n'y parvenez pas, le livre est bon, et si vous vous êtes un peu coupé, il est excellent.

6

Il est des hommes de lettres qui sont les cholériques des lettres et dont le cerveau est un bas-ventre dérangé. Ils écrivent comme on a la diarrhée.

7

« Platon rapporte quelque part », me dit mon grand confrère.

Je le regarde, épouvanté. — Mais mon grand confrère ajoute :

« Soyez tranquille, je ne lis pas Platon. J'ai pris cette phrase dans Caro, qui l'a prise dans Cousin, qui l'a prise dans Voltaire, qui l'a inventée de tous mots. C'est comme les proverbes, quand on ne sait pas d'où ils viennent, je dis qu'ils sont arabes ! »

8

Si l'on voulait assembler une riche collection de sourires, cueillerait-on le plus jaune sur les lèvres d'un confrère qui fait un compliment ou sur celles du confrère qui le reçoit ?

9

« Ton livre est très bien.

— Là, franchement, qu'en penses-tu ?

— Eh bien, mon cher, entre nous, je trouve que l'observation y est, comment dirais-je ? nulle.

— Voyons, tu me dis cela à moi, qui ai fait une noce de tous les dieux. Quand on a vécu comme moi, mon petit, on a retenu quelque chose, diable ! Laisse-moi au moins le mérite de ma triste expérience.

— Alors, c'est sans doute le style qui m'aura paru lâché, et tes phrases sonnent parfois comme des portions de chaudrons qui s'entrechoquent !

— Ah ! non, par exemple ! il n'y a peut-être que cela dans mon livre, mais il y a le style, j'en suis sûr !

— Soit, mais avoue ton entente à démarquer les gens, et que les choses que tu dis dégoûtent comme les choses dont on a trop mangé !

— Es-tu fou ? écoute, je te passe le reste, mon bouquin ne vaut pas deux sous, c'est peut-être fait sans talent, mais accorde-moi que ça n'avait encore jamais été fait ?

— Oui, mon gros, ton livre est très bien » (voir plus haut).

Ah ! qu'il nous serait doux de mourir, et comme auparavant nous nous engraisserions avec soin, si nous pouvions forcer nos quatre meilleurs confrères à porter, selon la coutume des villages, notre cercueil de la maison au cimetière, à suer, durant quelques bonnes heures, sous le poids vengeur de notre corps défunt !

### III

#### GENS DU MONDE

##### 1

Un jour, on m'a dit : « Si tu veux faire ton chemin, il faut aller dans le monde ! » Le soir même, en carcan, je suis parti de bonne heure, sur la pointe (il pleuvait) de mes bottines vernies. Le premier arrivé, j'ai découvert tout de suite le maître de la maison. L'État l'emploie quelque part. Je me suis mis bien avec lui, et nous avons allumé les bougies ensemble, celles du devant seulement, à cause de la tenture qui prend feu « pour un rien ». Je tenais la boîte où il jetait les vieux bouts. Madame s'habillait. Il commença :

##### 2

« D'abord, pour votre peine, un conseil. Allez vite prendre dans l'antichambre votre chapeau et votre parapluie, et portez-les dans un petit coin que je vais vous 'enseigner'. Ils y seront, je l'espère, plus tranquilles, et vous ne courez pas le risque de retrouver votre chapeau neuf avec des poils roux, et votre parapluie de soie transformé en jonc exotique coupé dans le bois de Vincennes. Sachez qu'il défile, en un hiver, ici, plus de mille personnes. C'est comme chez le commissaire de police. Seulement, on vole 'en sortant'. »

« Prononcez, au hasard, pour voir, un nom d'homme célèbre. 'Cher monsieur, vous dirai-je aussitôt en faisant une bouche de flûtiste, il était encore à notre dernier jeudi. Il n'en manque pas un, et nous l'attendons.' Mais la vérité est que vous en serez réduit à appeler 'cher maître' le triste maître de maison que je suis. Heureusement, tous les genres d'esprit se donnent rendez-vous chez moi : le fin, le subtil, l'aigu, le profond, le primesautier, le rude et le doux. D'habitude, ils font un tintamarre ! On se croirait dans un salon... sérieux quand madame est bien gentille. Mais, par exception, ce soir, comme tous les soirs d'ailleurs, ce sera 'un fait exprès'. On entendra la bêtise voler, la bêtise hannetonnanter. »

« Un homme est distingué et reçu dans le grand monde s'il ne crache pas sur le parquet, s'il ne tripote pas ses chaussettes en causant et s'il s'assure, de temps en temps, que son pantalon ferme bien. Une femme distinguée est une femme 'qui ne se fait jamais remarquer', ou, plus simplement, une femme qu'on ne distingue pas. Ils s'asseyent, bâillent, se lèvent, marchent de long en large, sifflotent des airs. Qu'est-ce qu'ils font là ? Ceux qui ne s'ennuient pas se raccrochent. C'est dégoûtant. Je suis obligé de me placer devant eux, en Christ, les bras écartés. »



« Ils me stupéfient, viennent chez moi, me regardent à peine, mangent tout mon sucre, et ne me parlent que pour me demander 'où sont les cabinets'. Je cloue le tapis afin de les empêcher de secouer leur linge bimensuel ; mais ils danseraient sur mon ventre. Je fausse le piano à l'avance ; mais ils joueraient sur un râtelier de dents fausses. En outre, ils aiment beaucoup le jeu des 'petits papiers', ainsi appelé à cause des petites ordures qu'on écarte dessus. Par exemple, qui me mettra dans ma poche la clef des diseurs de vers ? Ho ! les sales gars !

Toutefois, j'ai mon bénéfice, le droit de couvrir, au vestiaire, les épaules coûteuses des plus vieilles dames et de glisser ma main dans leur dos, jusqu'aux reins. »

« Nous avons un ami indispensable. Peut-être trouverait-on, en cherchant bien, une de ses chemises de nuit sous l'édredon de madame. Quand elle chante, il va de l'un à l'autre, en chien de berger, ramène au centre ceux qui s'éloignent, et, le premier, jappe avec ses mains, aux bons endroits. Il prend le chouberski par l'oreille, le passe dans la salle à manger, et, très haut, trouve fameux un thé qui n'a encore séché que deux fois sur la fenêtre.

Puis, quand l'heure s'avance, il dit, inspirant, expirant avec force et lenteur sous sa main en abat-sons :

‘Si on s’en allait ? allons donc nous-en ; madame est lasse.’

Il empêche les gens de rester trop tard et fait vider les lieux. Cet homme-là vaut son pesant d’appointements fixes. »

7

« Mais, je le répétais encore à madame tout à l’heure, à notre dîner de pommes frites (il faut bien vivre), je veux faire mon chemin ! Vous aussi, n’est-ce pas ? Tant mieux. Permettez que nous fassions route ensemble. On sonne. Voilà, si je ne vous compte pas, le premier de nos imbéciles. Misère de misère ! Ils ne me prêteront donc jamais la paix ! Préparez-vous. Le moment est venu de s’amuser ferme. Aussi, tenez, cher monsieur, si j’étais à votre place, tandis qu’il en est temps encore, j’irais me coucher, et, rentré dans ma chambrette (un lit, une table, une chaise : je vois ça), las d’avoir fait mon tour du monde, je déchirerais, et comme on effeuille un manuscrit d’oraison funèbre sur une tombe poétique, j’émietterais pour les souris mon plastron de chemise en papier gommé. »

# BAUCIS ET PHILÉMON

À Léon Riator.

## I

Le vieux dit :

« Bique, qu'est-ce que nous allons devenir, maintenant ?

— Mais, répondit la vieille avec une douceur pateline, n'avons-nous plus le sou ?

— Ne le sais-tu pas ? reprit le vieux au teint de coquelicot fané. Mange-t-on de la viande sans la payer, et se larde-t-on pour rien ? Non, nous n'avons plus le sou. »

C'était vrai. Le vieux avait mal fait ses calculs. Il s'était dit :

« Les cinq mille francs que j'ai économisés comme tâcheron, au lieu de les placer, ce qui serait bête, puisque je n'ai pas d'enfants, je veux les partager en dix parts. Mettons que j'aie encore dix ans à vivre ; c'est tout le bout du monde. Avec cinq cents francs par an nous serons princes. Et puis ma vieille bique mourra avant moi, pour sûr, et si elle meurt après, tant pis pour elle ! »

Il fut bien surpris quand il tira du fond d'une vieille feuillette où il cachait son argent sa dernière pièce. Et ni l'un ni l'autre n'était mort, pas même la vieille. Mais c'est à elle qu'il s'en prenait, honteux de son imprévoyance.

« Oh ! tu n'en as plus pour longtemps, dit-il. Ça serait trop drôle si tu ne crevais pas la première. Seulement il faut tout de même nous arranger jusqu'à la fin.

— Faisons comme tu voudras, mon vieux, dit la vieille humble et sournoise.

— Naturellement qu'on fera ce que je voudrai, chamelle, reprit le vieux. Voilà : avec de quoi acheter le pain de la soupe à l'eau, il nous reste encore la vigne et le petit champ de pommes de terre. Je ne veux pas les vendre ; ça vient du père, et c'est sacré comme la maison. Moi, je ne suis pas difficile à nourrir. Je prends la moitié de la soupe et le vin. Et toi, qu'est-ce que tu prends ?

— Alors, moi, je prends l'autre moitié de la soupe et les pommes de terre, dit la vieille.

— Mâtin ! tu gardes la belle part. Heureusement que j'ai perdu l'appétit. Vas-tu t'empiffrer, bougresse !

— C'est le cochon le plus gras qu'on tue d'abord, remarqua la vieille, le bon Dieu va bientôt me rappeler.

— Le diable t'entende, jument ! »

D'humeur chagrine, il la bourrait tout le jour, sans cesse étonné de la trouver là, sous son nez, dans ses jambes et dans son lit, inutile. Après quarante années de ménage, il ne pouvait encore se croire marié à une telle femme. Fréquemment, il disait d'elle, comme parlant d'une étrangère : « Non, jamais je n'en ai vu une pareille ! »

Il lui découvrait aujourd'hui un défaut, observé hier, que sincèrement il croyait neuf. Il ne se lassait pas de la gourmander, de la tarabuster avec l'entrain d'un homme virulent et jeune. Il causait bien, ayant fréquenté des ouvriers de la ville ; mais quand il s'adressait à sa femme, ses phrases, correctes au début, se terminaient toujours grossièrement, en dépit de son usage du grand monde, pareilles à ces masses dont le manche léger s'est poli au frottement des mains, qui peuvent d'un seul coup de leur lingot de fer assommer un homme.

Tous les deux, en effet, étaient si différents l'un de l'autre. Le vieux, maigre, la peau jaune et dure au toucher comme une cosse de légume sec, portait avec noblesse sa barbe blanche et ses cheveux bouclés, qu'il se taillait avec son sécateur de vigne dès qu'ils lui tombaient dans l'œil. La vieille, au contraire, se perdait au milieu d'une chair croulante, et, comme si un filet l'eût enveloppée, eût pesé sur elle du poids de tous ses plombs, elle marchait les yeux baissés vers la terre.

« Je ne la bats pas, disait le vieux, de peur d'enfoncer et d'y rester ! »

Elle avait beau se laver, elle suait trop vite, et la saleté se reformait rapidement, la démangeait, et, plus d'une fois, il lui arriva de se tromper, de croire à l'acharnement d'une mouche :

« Voyez donc si je n'ai pas une bête, demandait-elle en montrant son cou rougi par le grattage des ongles.

— Mais, c'est de la crasse, ma bonne vieille, c'est de la crasse que vous avez là ! »

Jamais elle ne répondait aux injures du vieux par une injure. D'ailleurs, toujours en train de digérer, elle parlait avec une certaine difficulté, et souvent, malgré elle, le mot qu'elle commençait s'achevait en un renvoi discret. Bien qu'elle détestât son homme de presque toutes les parties de son cœur, elle n'hésitait pas, bravant l'inévitable rebuffade, à s'approcher parfois de lui, un peigne à la main.

« Qu'est-ce que tu veux, disait le vieux, tout de suite tremblant de colère. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Laisse-moi démêler ta barbe qui s'en va bout-ci, bout-là.

— Si tu approches, criait le vieux vermillonné, si tu me touches, tu m'entends, garce, c'est à moi que tu auras affaire ! »

Mais elle avançait quand même, et bientôt la longue barbe coulait entre ses doigts, blanche comme un jet de fleur de farine.

« Veux-tu me laisser tranquille, charogne ! » disait le vieux, mais sans la repousser, les yeux au plafond pour ne pas la voir.

Cela ne se passait pas toujours ainsi. Quand, somnolente, la vieille oubliait de lui ratisser le menton, le vieux la réveillait avec un cri de rage, et se tirant la barbe à la faire vibrer :

« Écoute-moi bien, ânesse, si dans une minute !... »

Elle avait juste le temps de sauter sur son peigne. La toilette terminée, elle se retirait au coin de la cheminée, qu'elle habitait principalement, et faisait un violent bruit de mâchoires. Mais on ne pouvait savoir si elle maugréait à la sourdine, ou si elle mangeait simplement ses pommes de terre trop chaudes.

### III

Ils vécurent comme le vieux l'avait ordonné. Ils se partageaient la soupe également, de bonne foi, sans chicane. Les cuillers allaient, lentes, du bord au milieu de l'écuelle, et là s'arrêtaient, sans se toucher, de sorte qu'il restait toujours entre elles un petit mur de pain trempé pour le chat. Puis, l'homme buvait son vin, et sa face s'empourprait sous ses poils blancs, semblable à un soleil rayonnant sous un horizon de neige. La femme épluchait ses pommes de terre,

accroupie dans la cheminée, près de la marmite fumante. Volontiers elle eût pris un bol de vin. Elle se risquait :

« Ne veux-tu pas m'en donner une goutte, mon vieux ? »

— Est-ce que je te demande des pommes de terre, bourrique, répondait le vieux cramoisi comme l'envers d'une douve ancienne. Chacun son lot ; garde le tien, je garde le mien. »

Cependant, il restait souvent sur sa faim, opiniâtre même contre son ventre. Dépitée, la vieille, par vengeance, mangeait au-delà de sa capacité. Elle faisait sauter la pomme de terre d'une main dans l'autre, en soufflant dessus, pour qu'elle se refroidît, y donnait un coup de dent avec trop de hâte, et le morceau roulait encore dans sa bouche, lui brûlait la langue et la gorge. Elle croyait manger de la flamme. Soudain, ses bras tombaient. Elle fermait les yeux, et, affaissée, entrouvrait les lèvres. Des choses blanches, des mixtures de salive et de pomme de terre pendaient aux coins. La respiration gênée par le trop-plein de l'estomac, elle étouffait.

« Elle va pourtant se faire péter, disait le vieux qui ne se dérangeait pas.

— Ça ne peut point tarder, disait la vieille comme sortant d'un rêve, mais, mon pauvre vieux, ce n'est pas encore pour cette fois. »



Et, soulagée de son oppression, elle buvait un grand coup d'air et replongeait sa main dans la marmite.

« Je me suis peut-être volé », pensait le vieux. Tandis que sa femme n'avait guère qu'à regarder pousser ses pommes de terre, les mains jointes sur sa graisse, il devait peiner dans sa vigne, la piocher en forçat, craindre pour elle les gelées et les grêles, être agité d'angoisses quand le soleil se couchait 'avec son chapeau', ce qui est un signe de mauvaise récolte. Dès le matin, et jusqu'à la nuit, il se traînait entre les ceps, le dos voûté sous sa peau de chèvre rousse, épouvantement des merles.

Il vendangeait seul et bousculait la vieille, en trépignant de fureur si, dans l'espoir de goûter au vin doux, elle lui faisait hypocritement ses offres de service. Il foulait son vin lui-même, avec ses pieds, ses pieds à lui, poudreux, crottés même si c'était son idée, et, les poings fermes au bord du tonneau, il faisait travailler activement ses vieilles jambes ligneuses, passionné, ardent comme à une tuerie, éclaboussé de taches sanglantes. La vieille rôdait autour de lui, essayait ses flatteries.

« Je crois qu'il va être bon, cette année !

— Oui-da ! tu le crois, carne ! disait le vieux, redressé, et se croisant les bras dans la vapeur d'or de la cuve, comme un lutteur en pleine victoire.

— C'est mon avis, ajoutait la vieille, encouragée, artificieuse.

— Elle dit que c'est son avis ! » criait le vieux, les mains levées vers les nues, près de fondre à pieds joints sur la vieille et de s'abattre sur elle, toutes griffes dehors.

Mais, apparemment, la peur qu'un moment d'arrêt ne fit tourner son vin le calmait, et il se remettait à piétiner, à broyer le raisin comme un ennemi personnel, les talons en feu, usant sa dernière vigueur, farouche et, par l'odorat, déjà ivre.

#### IV

Aux soirs tièdes de l'automne, le vieux, sa soupe avalée, s'asseyait près de la fenêtre ouverte, et, recueilli, méthodique dans sa jouissance, élevait son verre comme un ciboire, saluait la lune montante, la lune mangeuse de brumes, et buvait lentement, n'étant pas de ceux qui gaspillent. S'il effrayait les oiseaux et les petits enfants, il attirait sans effort les hommes qui passaient sur la route.

« Cousin Raponot, n'entrez-vous point ? »

Raponot n'entrait pas, mais il prenait, joyeux en dedans, le verre que lui tendait le vieux par la fenêtre, et tous les deux buvaient le vin nouveau, avec la même attention et une égale connaissance de ses vertus. Du côté de la cheminée, ils entendaient le souffle flûteur de la vieille sur ses pommes de terre.

« La cousine mange, disait Raponot.

— Non, elle bâfre et ne fait que ça. À son âge, elle a encore le ventre dur comme de la tôle, comme une femme pleine qu'elle n'a jamais pu être. Elle détruit toutes les pommes de terre, et ne m'en laisserait pas une, allez, la dévorante ! mais je n'y tiens pas, et je vivrais de racines. Oui, cousin Raponot, moi, tel que me voilà ! je souperais avec une trempette de racines !

— Et moi pareillement, disait Raponot ; mais c'est pas trop les racines qui manquent, c'est plutôt le vin. »

Ensuite ils parlaient d'autre chose. De temps en temps, le vieux, par habitude, sans méchanceté, et comme il jurait le saint nom du bon Dieu pour renforcer son langage, donnait son opinion sur la vieille, l'appréciait froidement, la comparait à des animaux familiers :

« C'est une truie, disait-il.

— Ah ! ah ! » répondait Raponot.

Et ils continuaient de parler d'autre chose, ou se taisaient comme pour écouter le vin filtrer jusqu'aux couches les plus profondes de leur être.

Tout à coup, Raponot, par-dessus la tête du vieux, semblait fouiller du regard l'ombre de la cheminée.

« Il me paraît, disait-il, qu'on ne l'entend plus !

— C'est rien, disait le vieux, elle étouffe, mais c'est pour rire, la goulue !

— Ah ! c'est pour rire ?

— Non, il faut attendre que ça revienne ! »

Mais Raponot s'inquiétait :

« Je trouve qu'elle étouffe un peu longtemps !

— Ah ouath ! disait le vieux. Des fois, elle reste une heure sans mouver, en pleine suie, pour m'attraper !

— Tout de même, je vas voir », disait Raponot.

Il entra.

La vieille, calée par ses lourdes boursouflures de chair, s'était presque affalée sur le sol battu.

« Cousine, c'est-il que tu dors ?

— Elle fait la sourde, disait le vieux.

— Ma foi, elle ne bouge plus », affirmait Raponot.

Le vieux se levait et feignait d'être dupe.

« Plaît-il ! parles-tu vrai, au moins, mon cousin ? Alors donc j'aurai maintenant les pommes de terre pour moi, j'en

mangerai mon saoul, sans céder de vin en pour. Je me régalerai tout seul. C'est-il Dieu possible que j'aie de la chance une fois en ma vie ! »

Il ricanait et poussait de son sabot la vieille. Toute la masse se gonflait et se creusait comme un matelas qu'on retourne.

« Oh ! disait le vieux imitant la déception, tu vois qu'elle remue encore, bêta ! »

— Il n'y a pas d'offense, répondait Raponot, grave, mais ma croyance à moi serait qu'elle pourrait bien être morte. »

La vieille, au coup de sabot, s'était écrasée tout à fait, et sa tête dévastée portait maintenant à terre sur ses mèches grises, parmi les épluchures.

Le vieux se frottait les yeux pour les dégager de leur brouillard. Il goguenardait encore et disait :

« Je la connais, la finaude ! la matoise ! »

Mais déjà il se sentait mal à l'aise, les paroles libertines comme glacées sur sa langue, et, l'assurance perdue, il regardait Raponot ; puis, les prunelles roulantes, il regardait la vieille, et, n'osant plus y toucher du pied, attendait, flattant sa barbe, perplexe, le nez blanc.

## LE COUREUR DE FILLES

À Alfred Vallette.

### I

Parce qu'il venait d'achever ses cinq ans, Pierre Leroc se croyait un homme, c'est-à-dire libre, le soir, après le travail, de sortir seul, de jouer aux cartes en prenant quelque chose, en racontant des souvenirs du régiment, et de rentrer tard, à l'heure où les chiens, qui sont enragés, courent par les rues désertes, cherchant des os, la queue arquée entre les jambes. Doux au fond et docile, il n'avait guère que ce défaut de vouloir faire l'homme, non seulement avec ses deux sœurs timides et simples, mais encore avec son père et sa mère, parents terribles. La mère l'avait prévenu tout de suite :

« Je ne veux pas que tu quittes la ferme après la soupe.

— Mais, maman, qu'est-ce que je fais ? Je ne fais rien, moi !

— Prends bien garde, ou je te donne une calotte ! »

Une calotte ! Pierre haussait les épaules. La Griotte, comme on appelait sa mère, du nom de la cerise à courte queue, n'avait pas changé pendant son absence. Elle semblait toujours aussi aigre, et même aussi bonne qu'auparavant.

Elle aimait ses enfants d'une manière bizarre, méchante et dure le plus souvent, mais tout en pleurs dès que son fils écrivait : « J'ai couché cette nuit à la salle de police », et dès que l'une des deux sœurs se faisait venir le sang au bout du doigt d'une brusque piquûre.

« Mais, maman, je ne suis pourtant plus un gamin !

— Tais-toi donc, nez mou. Je te défends de courir le guilledou. M'entends-tu ? »

À ces mots, les deux sœurs, en train de coudre avec application près de la fenêtre, les joues caressées, au moindre coup de vent, par les langues des géraniums qui se penchaient, élastiques, baissèrent sagement les yeux. La Griotte s'en aperçut, et, comme elle avait dit une bêtise, elle s'en prit à Pierre :

« D'abord, grand vaurien, tu ne pourrais pas mieux te tenir, quand tes sœurs sont là ! »

Sous ses sourcils rejoints, ses yeux paraissaient en combustion. Elle tremblait, les poings fermés. Ses lèvres blanches rentraient dans sa bouche, comme si les pointes de ses dents, pareilles à des aiguilles, en eussent pincé, mordu et tiré les bords de l'intérieur, pour les réunir en un surjet solide. Allait-elle prendre un manche à balai ou une casserole ?

Les deux sœurs haletaient et manquaient deux points sur trois. Pierre répondit :

« Tu ne sais pas ce que tu dis, va, maman ! »

Il sortit, et ce soir-là rentra plus tard encore que d'habitude.

## II

Le père dut intervenir. C'était un homme d'une force extraordinaire. De ce qu'on l'avait vu abattre un bélier malade, d'un seul coup de pioche à la nuque, on avait conclu qu'il pouvait prendre un bœuf furieux par ses deux cornes, et le retourner sur le dos, simplement, comme une petite tortue de restaurant. Une autre fois, n'avait-il pas, d'une détente de jarret, cassé la jambe droite d'un de ses meilleurs amis ? Ces histoires étonnantes, peut-être fausses, se contaient aux veillées d'hiver, aux soirées d'été, au chant criard des rainettes, et intéressaient comme des légendes. Certes, son garçon Pierre, par sa haute taille et ses membres souples et solides comme l'érable, tenait visiblement de lui. Mais quelle différence ! D'abord, un fils n'est jamais aussi fort que son père.

Leroc se montrait surtout redoutable dans les discussions sur l'honneur, celui des filles et celui des garçons. Il s'enflait soudain, comme si une grande bouffée de vent eût soufflé, par ses veines, dans tout son être. On s'attendait à voir « gicler » des filets rouges de ses tempes battues par les violents afflux du sang. Ainsi les vers de terre sortent d'un sol humide, quand on frappe rythmiquement autour d'eux. Pour les fautes de libertinage, Leroc n'admettait qu'un seul châtimement : la mort.



Déjà il avait voulu tuer, à coups de revolver, une des deux sœurs injustement soupçonnée. Heureusement le revolver n'était pas chargé. Le chien de l'arme fit, jusqu'à six fois, un petit « clic » inutile et grotesque. Les deux sœurs étaient à ce point innocentes qu'elles ne surent jamais bien, se trouvant côte à côte au moment de l'attentat, laquelle des deux avait failli mourir, et si leur père avait voulu plaisanter. Car, sensible au ridicule, il n'insista pas. Seulement, il eut soin de glisser dans le revolver, séance tenante, une balle. Une seule devait suffire à l'occasion !

### III

Il dit à Pierre :

« Alors, tu suis les 'fumelles' ? »

— Comment, tu t'en mêles aussi, répondit Pierre, toi, un homme ! »

C'était impatientant. Il reprit, têtue, le front plissé :

« Et quand ça serait ? »

— Oh, moi, dit Leroc, je n'y vais pas par quatre chemins. Si tu sors encore le soir pour aller retrouver ta traînée, tu auras affaire à moi. »

De ses doigts recourbés, il indiqua le creux de sa poitrine, à trois reprises diverses, comme un pécheur convaincu.

Ce défi exaspéra Pierre.

Il ne tenait pas aux filles, mais il tenait à sa liberté. Il garderait sa liberté et les filles avec. Les tracasseries de sa mère l'avaient rendu mauvais. Il comprit que toute tentative d'arrangement serait vaine. Il chercha quelque temps une bonne réplique, qu'il roula dans son cerveau, comme un enfant pétrit entre ses doigts une boule de neige, une réplique dure, serrée, lourde d'entêtement, et la jeta en plein dans la colère de son père, avec méchanceté et hardiesse :

« Je suis majeur, je peux faire ce que je veux ! »

Les deux sœurs cessèrent de coudre et dressèrent leur col, l'une toute rouge, et l'autre toute pâle. Qu'allait-il se passer ?

Pierre regardait résolument son père. Tous les deux se souflaient dans la figure, les épaules penchées et prêtes à se heurter ; mais la Griotte, épouvantée et subitement attendrie par le danger que courait son fils, se jeta entre les deux hommes en criant :

« Leroc, aussi, tu ne sais pas le prendre, ce petit ! Laisse-moi faire. »

Il ne se passa rien. Leroc en s'arc-boutant contre un mur neuf l'aurait fait crouler, mais il obéissait volontiers à sa femme. Par peur ou par mépris, il se contenta et dit à Pierre :

« Ah ! tu fais ton majeur avec ton père, mon garçon, c'est bon ! Continue, jusqu'à ce que je t'arrête. »

Et il détourna ses épaules menaçantes avec la lenteur d'une grue qui déplace des pierres de taille.

#### IV

Pierre continua de rentrer à des heures tardives, indifférent aux clabauderies. Sa mère se mit en chasse avec ardeur, pour trois motifs. D'abord, très religieuse, elle ne trouvait dans l'œuvre de chair, en dehors du mariage, que crime et perte. Elle voulait surprendre son fils en pleine débauche, le nez sur la chose, et, après l'avoir corrigé (car elle le voyait encore tout petit, en culotte fendue, la porte grande ouverte aux fessées), lui faire honte de sa conduite, et le ramener à la ferme par l'une ou l'autre oreille, alternativement. Ensuite elle était jalouse comme mère. Enfin elle voulait regarder en face l'amoureuse, et, au moyen d'habiles coups doubles, lui distribuer, à elle aussi, sa part de gifles.

Dès que Pierre était sorti, elle prenait son parapluie, même aux plus beaux soirs, et sa lanterne grillée, sans laquelle elle n'allait jamais dehors, la nuit venue, et tâchait de le suivre. C'était impossible. En effet, grâce à ses longues jambes, Pierre la distançait sans peine, et, plein de méfiance, rusait, compliquait les détours. Elle le perdait rapidement de vue, devait revenir, irritée et maligne, mais non découragée. Leroc et les deux sœurs dormaient déjà, tous les trois dans la même chambre. Pierre couchait à côté, dans l'écurie, tout près des bêtes. On pouvait l'entendre ronfler en collant son oreille au mur. Depuis quelque temps, c'était à croire qu'il ne rentrait pas du tout. Ayant enjambé son homme, coulée dans

la ruelle, la Griotte, étendue sur le dos, son chapelet entre ses doigts, écoutait de ses deux oreilles. Mais rien ! pas un bruit de loquet ! Bientôt sommeillante, elle aurait été incapable de faire une différence entre un claquement de porte et la chute coupée et sourde d'une grosse bouse de vache. Il lui fallait accrocher son chapelet à la croix du bénitier, et s'endormir tout à fait.

Un soir, elle eut une grande surprise. Vite déroutée par la disparition brusque de Pierre à un pan de mur, elle s'en revenait à la maison, lentement, toute triste. Elle entendit des pas qui la suivaient. On semblait avancer avec précaution. Elle se cacha derrière un arbre. Une ombre la frôla. C'était son fils. Comment, si tôt ? Elle prit sa piste et prudemment l'épia. Il alla droit à l'écurie, en évitant de marcher sur les pierres craquantes. Il mit ses sabots dans ses mains, et il poussa la porte avec douceur quand sa mère lui frappa sur l'épaule.

« Tu ne l'as donc pas trouvée, ce soir ? »

Il parut étonné.

« Tiens, tu n'es point couchée ? »

Comme elle ne répondait pas, il reprit avec hauteur :

« Non, je ne l'ai pas trouvée.

— Tu l'avoues donc, tu cours après elle, tous les soirs ! »

Déjà rageuse, elle lui pointait son parapluie en pleine poitrine, et lui en donnait de grands coups sur les bras, tandis qu'elle agitait sa lanterne en la balançant comme un encensoir. Il laissa tomber ses sabots et saisit le bout du parapluie en disant d'une voix basse :

« T'es folle, maman, t'es folle, c'est sûr. »

Elle lui jeta des mottes de terre, des morceaux de bois, tout ce qu'elle trouvait sous sa main. Il ouvrit le parapluie, et les projectiles rebondirent sur la toile tendue et sonore. Elle l'insultait en lui donnant des noms d'animaux méprisés, sans trop crier, de peur de réveiller les deux sœurs. Enfin elle agrippa une baleine du parapluie. Pierre le lâcha et disparut dans la nuit.

## V

Le lendemain soir, la Griotte repartit en chasse comme de coutume. Il lui sembla qu'elle suivrait Pierre plus aisément. Il marchait au milieu de la route sans tourner la tête de droite et de gauche, comme une personne honnête qui se promène, pour se promener, et n'a rien à craindre. Il s'enfonça tranquillement dans l'ombre des acacias. Elle crut le tenir, avec l'autre peut-être. Mais brusquement il se retourna et s'écria :

« Si tu crois que je ne te vois pas ! mais tu perds ton temps. »

Et il s'enfuit, sauta par-dessus un petit mur de pierres sèches. Elle avait beau crier :

« Vas-tu m'écouter, vas-tu m'écouter ! »

Il se sauvait toujours, peu à peu rétréci et rapetissé par les ténèbres. Longtemps encore elle le vit courir dans le pré, foulant les herbes, pareil à un revenant en folie. Sur son passage, de grands bœufs blancs se dressaient pesamment, étiraient leurs membres humides de rosée et gourds, et soufflaient avec force, pris d'inquiétude, leurs cornes luisantes en avant, toutes semblables à des arcs étranges où les étoiles auraient tendu leurs rayons.

« Je fais des bêtises, se dit la Griotte. Je me montre trop tôt. »

## VI

« Cette fois, ils ne m'échapperont pas. »

Elle pensait cela au bord de la rivière, à une bonne distance de Pierre, qui, ce soir-là, n'avait pu la dépister. Patiente, elle marchait toujours entre deux saules. De temps en temps, elle reculait, repartait, et elle riait en elle-même, car si, de loin, un passant l'apercevait, il pouvait croire à une danse fantastique où elle faisait trois pas en avant, deux en arrière, jouant le rôle du cavalier seul.

Devant un coude bien arrondi de la rivière, Pierre s'arrêta. Un bateau de flotteur, attaché à un tronc de saule

par une chaîne libre, clappait comme une langue de chien qui boit. Pierre le détacha et sauta dedans. Le bateau glissa vers l'autre bord, sur le reflet d'un ciel très pur, jonché d'astres brillants comme des yeux et que le sillage faisait légèrement clignoter. L'eau coulait, lente, sans chocs, s'illuminait entre deux projections de saules, rentrait dans l'ombre, et la perche de Pierre s'enfonçait, se retirait sans bruit. Il semblait pêcher aux feux de la lune, et, avec son bras démesurément allongé, aller chercher des poissons sous les cailloux.

La Griotte ne put retenir une exclamation. La chance encore se tournait contre elle. Elle ne la verrait donc jamais, cette fille ! Pierre était arrivé. Les saules, au-dessus de lui, se creusaient en charmille impénétrable, et leurs branches se traînaient sur une pile de bois. Il était là, à n'en pas douter, derrière cette pile, sous un couvercle de feuilles fraîches, le nid de leur amour.

La Griotte entendait la voix de Pierre, des sons indistincts et lointains, coupés de silences pour les réponses de l'autre voix, qu'elle n'entendait pas. Elle aurait voulu se jeter à l'eau : elle ne put qu'agiter ses deux poings, suffoquée, en criant :

« Libertins, libertins ! » et en pleurant douloureusement.

## VII

Dans la journée, elle faisait des recherches, et allait, effrontée, de porte en porte, par tout le village, questionner les filles.

« C'est-il toi qui veux les bœufs ? »

Si la fille rougissait, sans oser comprendre, la Griotte précisait :

« Je te demande si c'est toi qui veux les bœufs avec mon Pierre ! »

L'une lui rit au nez, l'autre la remit vertement à sa place. Une troisième la menaça même de lui faire envoyer du papier par M. le Juge de paix.

Elle ne put rien savoir, et désespéra de jamais connaître la vérité, de plus en plus haineuse contre la rouleuse inconnue qui lui volait l'amitié de son enfant. Comme Leroc n'agissait pas, ne faisait aucune observation, en apparence désintéressé, elle l'aiguillonna, vexée toutefois de n'avoir point réussi toute seule.

« Il faudrait pourtant t'y mettre, Leroc ; et que ça finisse, cette histoire !

— Ah ! tu te rends, dit Leroc avec dédain ; ce n'est pas dommage. T'a-t-il assez roulé le petit que je ne sais pas prendre. Oh ! tu en es encore une drue, toi, de femme ! Enfin, tu y renonces ; c'est bon, à mon tour ! »

Il s'expliqua nettement avec Pierre.

« Ou tu te coucheras ce soir tout de suite après la soupe ou je te ferai ton affaire ce soir même. »



Sa voix était si ferme, son attitude si énergique, que les deux sœurs s'agitèrent, effarées, et leurs quatre yeux se déplacèrent vivement, dans tous les sens, comme les billes d'ivoire d'un jongleur.

Pierre ne répondit même pas, et, sa soupe avalée avec précipitation, il s'en alla en pleine liberté, sifflotant.

Il passa dehors la moitié de la nuit.

Comme il rentrait, insoucieux, à son écurie, une détonation éclata tout près de lui. En même temps, un grand cri fut poussé. Pierre se précipita et retint son père prêt à tomber. Leroc venait en effet de se loger une balle dans le bras gauche. Il criait, comme égorgé. Pierre le traîna à la maison. Ce fut une stupéfaction ! Les deux sœurs s'étaient assises sur leur lit. Elles se frottaient les yeux, ouvraient la bouche, et, pâles, collées l'une contre l'autre comme des figurines de porcelaine, elles tâchaient de comprendre. En chemise, sèche et affolée, la Griotte avait dévalé du haut de son grand lit. Une mèche de cheveux gris s'était échappée de son serre-tête et se tordait au creux de ses épaules maigres. Le bras de Leroc pendait misérablement. On le tâtait, on lui disait :

« Fais donc voir, montre donc ; mon pauvre vieux, comment diable as-tu fait ton coup ? »

Mais, à chaque attouchement, il se débattait avec des plaintes rauques.

« Laissez-moi. Allez-vous me laisser ? »

Toute la nuit, il gémit à lui seul comme un orchestre d'instruments à vent. Un instant, il se calmait, et d'une voix enfantine expliquait l'aventure :

« J'ai d'abord voulu tirer, et puis je n'ai plus voulu, et en même temps que j'ai tiré, je me suis retenu. Enfin je ne sais pas ! »

Honteux de sa maladresse, incapable de supporter sa douleur avec courage, il refusait les soins, surtout ceux de Pierre, qu'il n'était pas loin de considérer comme son assassin. Les deux sœurs s'étaient levées, et, blanches, grelottantes, comme si on les eût trempées dans un seau de glace, tenaient l'une la chandelle vacillante, l'autre des bandes de toile. Le médecin arriva. Il voulut tenter d'extraire la balle.

« Jamais de la vie, ça me ferait trop de mal ! Plus tard, vous reviendrez ! »

Le médecin dut laisser la balle tranquille.

« Mais s'il revient, il nous comptera deux visites », dit la Griotte quand il fut parti.

Fréquemment repoussé, Pierre demeurait dans un coin, muet, tout à ses remords. Seule, la Griotte, marchant en chaussons, avait le droit d'approcher du lit. Leroc eut la fièvre, délira, et finit par s'endormir d'un sommeil agité. Parfois, il se débattait, rejetait les draps au pied du lit et mettait à nu ses jambes rugueuses et moussues comme de la

vieille écorce. Les deux sœurs se courbaient alors sur leur ouvrage, de telle sorte qu'elles étaient obligées de tirer l'aiguille horizontalement de peur de s'éborgner. À tour de rôle, tous veillèrent Leroc, silencieux, superstitieusement frappés par la bizarrerie de l'accident. La Griotte réfléchissait en découpant de la charpie. Elle jugeait la conduite de Pierre avec plus d'indulgence. Peut-être bien, tout de même, qu'ils l'avaient traité par trop en enfant. Elle ne doutait pas que le malheur de Leroc ne fût une punition du bon Dieu. De son côté, Pierre, amolli, avait embrassé sa mère en lui promettant qu'il ne le ferait plus.

Elle hocha la tête sans rien dire. Ils guettaient les mouvements du blessé, parlaient à voix basse, et faisaient « chut ! » aux voisins, qui entraient prendre des nouvelles. Ils les donnaient dans l'oreille, les murmuraient comme des confidences. Les curieux s'asseyaient, regardaient quelques instants Leroc dormir, et faisaient place aux autres. L'un d'eux prétendit qu'on aurait mieux fait d'appeler le vétérinaire, moins cher que le médecin, et, sauf le respect que je vous dois, aussi habile à soigner les gens que les bêtes. Toute la journée ce fut un va-et-vient.

La Griotte, bien vraiment révolutionnée, répétait :

« Jamais on n'a vu chose pareille ; mais, je le dis toujours, on n'a que ce qu'on mérite ! »

Leroc continuait de dormir, de plus en plus calme.

## VIII

Toute la grande chambre tombait à un silence profond. Au-dessus de l'immense cheminée, où tourbillonnait une fumée âcre, entre deux chandeliers de cuivre brillants comme des éclairs et quatre baguettes de bois noir, Napoléon I<sup>er</sup>, empereur, son petit chapeau un peu de travers, l'œil sévère et la main droite glissée dans sa redingote grise, comptait, une à une, les pulsations de son grand cœur. On ne voyait pas encore le portrait du général Boulanger, car les gloires successives de la France n'entraient guère sous cet humble toit qu'une vingtaine d'années après leur disparition. Un agent, toutefois, leur avait fait l'article en leur disant :

« Un matin, celui-là, tenez ! »

Leroc avait pris le portrait :

« Un matin, vous dites ? »

C'est égal, il se défiait et préférait attendre ; et, après avoir tous regardé, à la ronde, longuement, l'image peinte, et bien que, selon les deux sœurs, elle eût un faux air de Pierre alors soldat, ils l'avaient rendue, en garde contre les entraînements du cœur, les coups de tête et les dépenses qui ne servent à rien.

Enfin Leroc ouvrit les yeux. Il paraissait soulagé. Mais la vue de Pierre le mit de nouveau en fureur. Il lui cria :

« Va-t-en ! Sors d'ici ! »

Pierre s'en alla penaud.

« Ne te fâche pas, dit la Griotte, tu vas te faire mal. »

À son grand étonnement, Leroc ne sentait plus rien du tout.

En effet, comme on n'avait pas voulu la retirer, la balle s'était décidée à sortir toute seule. Leroc la trouva dans ses bandes défaites. Il la prit d'abord pour un noyau de quelque fruit : c'était bien une balle, un petit morceau de plomb informe, bosselé, enveloppé dans une couche de sang caillé. Pierre, rappelé, d'un coup de canif montra à découvert le brillant du plomb. Il voulait la remettre toute entière à neuf, mais la Griotte et les deux sœurs l'en empêchèrent, comme s'il allait accomplir un sacrilège. Il fut convenu qu'on garderait la balle sous verre, sur la commode, à côté du livre qui avait servi aux trois premières communions des enfants. En réalité, la balle, à peine entrée dans les chairs, était restée à fleur de peau, et n'avait eu qu'à se laisser tomber. Mais, de l'avis de tous, le bras était troué de part en part. Leroc geignait encore pour la forme. Cependant, joyeux de se voir hors de danger, il dit à Pierre :

« Est-ce que ça te servira de leçon, au moins ? »

Pierre hésita avant de répondre ; puis il dit aux deux sœurs :

« Allez donc voir au poulailler, s'il n'y a pas des œufs ! »

Quand elles se furent éloignées, il reprit :

« Soyez tranquilles, papa et maman, je ne sortirai plus le soir. »

La Griotte n'accepta pas cette exagération :

« Oh, de temps en temps, tu pourras nous laisser ! Il faut jeter ta gourme ! »

Ému par tant de douceur, Pierre s'enhardit :

« D'abord, c'était une farce !

— Comment !

— Oui, c'était pour vous en faire croire. Vrai comme je le dis, je ne connais point de fille. Quand j'avais dépisté maman, je rentrais tout de suite à l'écurie. Tu te rappelles, le soir du parapluie ? Eh bien, tous les soirs c'était la même chose ! Quand tu m'as suivi le long de la rivière, jusqu'en face de la pile, je t'ai joliment mise dedans. Tu as cru qu'elle était là, la fille ! Il n'y avait pas plus de fille que sur ma main. Je causais tout seul. Ça ne m'amusait point toujours. Des fois, je gelais dehors. D'autres fois, je travaillais pour passer le temps. La dernière nuitée, je suis allé dans la vigne et j'ai resserré avec une clef les fils de fer qui s'étaient détendus, même que j'ai relevé, au clair de lune, des supports à moitié tombés. Dame, vous vouliez me contrarier, alors j'ai voulu vous contrarier aussi, moi, na ! »

Il avouait tout, la tête basse, modeste, souriant aussi, car il se félicitait d'avoir si bien joué à cache-cache. Il ne s'apercevait pas que la figure de son père s'empourprait graduellement. La Griotte poussait des « oh ! » d'étonnement, et n'en revenait pas, à la fois dépitée et orgueilleuse. Quand Pierre eut fini de raconter ses petites affaires, Leroc, oubliant son bras malade, s'assit sur son lit :

« Comment ! c'était une farce ? tu te moques comme ça de tes père et mère, et, par-dessus le marché, tu manques de les tuer ! »

Il avait saisi une chaise avec sa main libre, et la lança de toute sa force. Pierre l'attrapa au vol, et la posa tranquillement sur ses quatre pieds. Leroc voulut sauter par terre. La Griotte le prévint à temps.

« Allons bon ! ça va recommencer ! tu fais la bête, à la fin ! »

Pierre dut l'aider à le maintenir. Il pressa légèrement le bras blessé de son père, qui, dompté comme un taureau auquel on a mis un anneau dans le nez, se recoucha avec un grognement perçant et continu, tandis que Pierre, sans le lâcher, sanglotait et lui disait, en maîtrisant ses soubresauts, le corps tout secoué :

« Voyons, papa, si je te dis que je cours les filles, tu te fâches, et si je te dis que je cours pas les filles, tu te fâches encore. Alors je ne sais plus quoi dire, moi ! »